

- Qu'est-ce qui vous a poussé à écrire cette nouvelle ?

- Une double émotion probablement, échelonnée dans le temps. Au petit matin du 24 janvier 2009, après cette terrible nuit de tourmente, je revenais de Bordeaux en voiture et je me suis engagé sur une petite route des Landes pour rejoindre mon village natal. J'ai dû vite rebrousser chemin tant c'était un «dégueulis» monstrueux fait d'un enchevêtrement de branchages, de troncs et de pins renversés ou retournés. J'ai ressenti une sensation d'abattement, de sidération, une envie de vomir, devant ces paysages d'enfance sauvagement saccagés.

Et puis, il y a eu ensuite cette promenade dans une parcelle qui appartenait à ma famille et dont il ne restait plus qu'un gigantesque amas de pignes tombées et éparpillées avec le vent. Il n'y avait plus qu'une seule chose à faire : les ramasser pour amorcer le feu de cheminée. Je me suis soudain demandé : «mais comment les ancêtres, mon grand-père, mon père auraient supporté que leur travail patient de quelques cinquante années soit réduit en quelques heures à un tel désastre? »

- Oui, mais pourquoi avoir choisi la forme littéraire de la «nouvelle» ?

- Oui, on aurait pu attendre que cette monumentale tempête frappant un volume important du massif forestier landais soit racontée sous la forme d'un long roman de quatre cent quatre vingt dix huit pages ! L'art de la nouvelle c'est plutôt d'essayer de condenser, dans une unité de lieu et de temps, l'intensité des émotions. C'est le cas dans ce récit qui porte sur une tranche de vie très brève, pouvant se dérouler de deux heures à cinq heures de l'après-midi pensant laquelle un père gravement malade, fait, avec son fils, une dernière promenade dans sa parcelle dévastée. Ce mot de «nouvelle» a des échos multiples. Il y avait urgence pour le fils à répondre à cette «nouvelle» demande du père, il ne pouvait la repousser. Toute la densité de l'écriture passe dans ce face à face, leur affrontement présent, avec la résurgence de multiples souvenirs surgissant du passé. Et puis, il y aura cette

dernière «nouvelle» que répandra le vent dans le village : ce père, Maurice Dupin s'est éteint sous son pin.

- **Est-ce également une méditation sur la mort ?**

- Oui, sûrement. Je trouve désolant que la question du lieu où le corps peut reposer, en résonance avec l'environnement, le paysage de sa terre natale, soit négligé à ce point dans l'approche architecturale d'un espace comme un cimetière. Dans les civilisations anciennes (pyramides des Egyptiens, temples des Romains, tombeaux des Aztèques ou des Incas) il y avait tout un art funéraire et paysager qui accompagnait d'une réflexion spirituelle ce moment de la mort. Notre époque moderne, dite laïque, n'a pas été encore fichue d'inventer de nouvelles formes d'architecture pour accueillir les défunts.

- **Dans votre récit, la dernière demeure de Maurice Dupin fait corps avec le bois, la forêt, la terre, sa terre...**

- Il retrouve l'humus, son humilité d'homme et l'humilité de ses racines, de la même façon qu'il avait fait corps, toute sa vie, avec ses bois, ses pins. Cela rejoint une question que je me suis posée après le choc de la tempête Klaus : qu'est-ce qui avait pu autant affecter les gens dans le bruit de cette fureur dévastatrice ? Mon hypothèse est que c'est comme si ça avait été une effraction, comme si ça avait brisé le cadre de vie qui les soutenait dans leurs travaux, leurs promenades et leur environnement quotidiens. Leur ossature, leur charpente corporelles touchées comme lorsqu'on casse des os. L'image de la couverture fait apparaître l'auto - portrait du photographe de Castets Emile Vignes qui semble soutenir son image corporelle par la colonne vertébrale d'un pin ! D'où cette «fracture» qui affecte le père. C'est plus qu'une métaphore, la souffrance de Maurice Dupin a essaimé dans le corps lui-même, dans son corps.

- **Il y a aussi cette «fracture» entre le père et le fils qui resurgit à la faveur de ce choc et de cette tempête...**

- Oui, on peut se demander si le père, avant qu'il ne disparaisse de cette terre, ne souhaite pas que cette dernière promenade soit aussi l'occasion de «vider sa besace» avec le fils. Ce dernier s'était éloigné du souci de cette forêt, parti à la ville, quittant ce monde clos tourné exclusivement vers la possession, souvent fait de disputes de propriétaires, de rancoeurs et de cassures entre membres de la famille. Là étaient la maldonne et le malentendu : ce qui pour le père était fierté de pins dressés dans une érection éternelle, ne ressemblait pour le fils qu'à de multiples barreaux de prison étouffants. Mais devant cette perte, la donne change : le fils réalise ce qu'il a perdu dans ce paysage abattu et peut entendre ce qu'a été la passion paternelle autour de l'entretien de «sa» parcelle. D'où la question pathétique sur la fin du récit que le père, dans un dernier souffle, adresse au fils : «est-ce que tu vas re-plan...re... re, est-ce que tu vas con... con.... ?».C'est sûrement aussi la question que se poseront les nouvelles générations de landaises et de landais. Quelle solution choisiront-ils ? Au fond, ça pourrait être l'histoire d'une *solution de continuité* avec ce que l'expression française comporte d'équivoque entre «fracture» et «on continue».:

Jean Louis Sous